



HAL
open science

Les études de Lettres Classiques sont-elles solubles dans la réforme des universités ?

Joël Thomas

► **To cite this version:**

Joël Thomas. Les études de Lettres Classiques sont-elles solubles dans la réforme des universités ?. Réflexion(s), 2008. hal-04642103

HAL Id: hal-04642103

<https://hal.science/hal-04642103>

Submitted on 9 Jul 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les études de Lettres Classiques sont-elles solubles dans la réforme des universités ?

Comme spécialiste de l'Antiquité classique, j'ai un malaise, car je sens mon domaine vulnérable, remis en question dans ses fondements. A un moment où notre université de Perpignan-*Via Domitia* (avec un tel intitulé, les antiquistes devraient pourtant être tranquilles...) demande son autonomie (avec les conséquences que cela comporte), il est clair que nos études classiques sont parmi celles qui ont, a priori, le plus de mal à justifier d'une rentabilité professionnelle immédiate. Le problème est encore plus aigu dans une petite université, qui ne peut être totalement généraliste, faute de moyens, et qui doit donc faire des choix.

Est-ce que les études classiques doivent pour autant être sacrifiées sur l'autel de la rentabilité ? Je ne veux pas avoir une attitude passéiste, ou prendre le ton de la déploration, comme c'est souvent le cas chez nos collègues, par exemple dans le bon livre dirigé par Pierre Jourde : *Université : la grande illusion* (Paris, L'Esprit des Péninsules, 2007); j'ai eu aussi l'occasion d'entendre Georges Gusdorf, *et alii*, soutenir que l'université devait être d'abord un lieu de haute culture et d'indépendance intellectuelle ; c'est profondément vrai sur le plan éthique, mais il faut se rendre à l'évidence, cela ne correspond plus à la réalité de la situation ; ne convient-il donc pas de sauver ce qui peut l'être encore ? Ce n'est certainement pas en se raidissant qu'on y parviendra. D'ailleurs, la situation ne se lit déjà plus en termes de lutte entre les Anciens et les Modernes, tant les forces sont inégales : pour reprendre une formule lucide de G. Genette¹ (utilisée dans un autre contexte), « Il n'y a plus là motif à bien vives querelles : la guerre est finie, peut-être. » Et il faut dire que, peut-être par sentiment de faiblesse, nous autres antiquistes nous sommes enfermés dans un pré carré de l'auto-reproduction. Les professeurs de langues anciennes ont depuis toujours l'ambition endogamique de former des étudiants de lettres classiques. Il faut donc qu'ils se débarrassent de ce qu'on peut désigner comme un « complexe d'Eurydice » : le réflexe de regarder en arrière, la nostalgie du « c'était mieux avant ». Mais l'histoire d'Orphée nous apprend justement que l'enfer consiste à se retourner en arrière, et la retrouvaille avec Eurydice, c'est toujours en avant qu'on a une chance de la réaliser, comme le dit Jacques Berque.² Donc, il faut dépasser le concept même d'humanités classiques, non par impiété vis-à-vis de ses fondateurs, mais parce que le monde d'aujourd'hui demande de dépasser ce concept.

Il faut aussi prendre en compte le souci de rendre notre université aussi efficace et professionnalisée que possible ; nous devons nous adapter à cette exigence sociologique. Car il est évident que les missions de l'université changent. Elles ne sont plus seulement de transmettre un savoir, ni même de former à une réflexion. Elles doivent se préoccuper de la façon dont ce savoir s'intègre

- dans le courant général de l'anthropologie contemporaine
- mais aussi dans une ouverture concrète vers une praxis et vers des savoir-faire, des débouchés professionnels.

Nous assistons à une mutation des sciences humaines et sociales dont nous devons prendre la mesure, et être les acteurs. C'est la fierté d'un pays d'être au premier rang dans

cette relecture, et cette exploration des sciences humaines. Nous sommes admis à ce discours, par nos antécédents dans l'histoire de la civilisation européenne. Il serait suicidaire de renoncer à ce rôle de pionniers.

Dans ce contexte, d'ailleurs, ceux qui sont en première ligne, ce ne sont pas nous, sciences humaines, ce sont les sciences économiques ou sociales, directement confrontées au discours politique de la logique comptable, et qui les sollicitent sans cesse : il faut, nous dit-on, aider le développement du pays, donc enseigner les options prônées par la politique actuelle. C'est là où l'on s'aperçoit que, même dans ce contexte d'urgence, les sciences humaines restent incontournables, justement parce que, livrées à elles-mêmes, les sciences sociales et économiques sont incapables de comprendre le monde, de se comprendre elles-mêmes, et qu'elles se tournent vers nous, les sciences humaines, comme le seul adjuvant capable de fournir un fondement à leur réflexion. Ainsi, les sciences humaines semblent occuper une place de second rang, derrière la scène, mais en fait elles sont sur le devant de la scène, car ce sont elles qui détiennent les clefs du spectacle, de la pièce cosmique qui est jouée. L'enjeu est donc de taille, si nous sommes capables de répondre aux attentes ainsi suscitées.

Allons plus loin : à mon avis, on ne peut penser l'Université que dans un contexte plus large, dont elle est à la fois le reflet et le moteur. Ce contexte, c'est le problème du rapport entre les études anciennes et le concept d'*euro-méditerranée*³, fondé sur les notions de métissage et de lectures plurielles, plurivoques, mais non dépourvues d'une irrigation souterraine, d'une trame commune : *unitas multiplex*. La culture de l'Antiquité y est, parmi d'autres (l'Europe n'est pas seulement la fille de la Grèce et de Rome), une nécessaire référence pour construire l'avenir (qui n'appartient ni aux ignorants ni aux hommes sans mémoire...) : c'est cela, la carte que nous avons à jouer, et à mon avis, les études anciennes ne pourront désormais vivre que dans ce contexte de culture méditerranéenne, ou euro-méditerranéenne. C'est pour cela qu'il faudra à mon sens rapidement refonder les « Lettres classiques » et les « Humanités classiques » (terme devenu ambigu, et perçu comme conservateur) en Humanités modernes, pour tracer un nouveau sillon, et nommer un nouveau territoire.

Dans ce contexte, très concrètement, je ferai la proposition de quatre pistes de refondation :

1- **En ce qui concerne la langue**, d'abord : dans ce nouveau territoire, prenant en compte la notion de complexité, grec et latin seraient des disciplines de *mise en relation* ; tantôt elles *reçoivent* l'apport des autres disciplines, tantôt elles sont elles-mêmes des *ancillae*, disciplines-outils, prestataires de services auprès des langues romanes, de l'histoire, de l'histoire de l'art, de la philosophie, des juristes et des scientifiques.

2- **Sur le plan de l'Histoire des idées**, il me semble, pour toutes les raisons que nous avons évoquées, que la relecture du corpus gréco-romain se fait de façon particulièrement féconde, heuristique, si elle passe par l'herméneutique des méthodologies de l'imaginaire, de la systémique et des théories de la complexité, particulièrement en phase avec les objectifs d'une nouvelle anthropologie. Je pense que les études sur la complexité et la théorie des systèmes seront au cœur de l'anthropologie contemporaine, et donc du devenir des sciences humaines dans l'université ; car la nouveauté, c'est qu'elles proposent un modèle scientifique en même temps qu'un modèle pragmatique ; le même paradigme complexe vaut pour une thématique de recherche et pour son application concrète dans le monde du travail. Dans les deux cas, il est fondé sur

un dialogue entre différentes instances. Ce dialogue est non-aristotélien, c'est-à-dire qu'il ne propose pas des solutions exclusives les unes des autres, mais des solutions multiples et complémentaires. Il ne raisonne pas en terme de tiers exclus, mais il propose toujours une émergence. Je crois que c'est un beau programme de tolérance, d'ouverture et de métissage pour les sciences humaines à construire, et l'université pourrait avantageusement, dans sa recherche, s'inspirer fortement de ce modèle. Les secteurs privés, toujours réalistes, l'ont déjà repéré : j'ai moi-même travaillé sur le stylisme automobile⁴, et il en ressort que les trois catégories d'imaginaire sont toujours à l'œuvre dans les modèles de voitures qui nous sont proposées, au gré des *corsi et ricorsi* de notre imaginaire social collectif. Donc, les théories de la complexité nous disent qu'il est impossible –et heureusement...- de tout jouer en termes de logique comptable, celle de la LOLF. Tout ne se mesure pas, ne se pèse pas. Il y a toujours une part irrationnelle, intuitive, qui est à prendre en compte. Pour le dire avec nos mots de mythologues, Dionysos est inséparable d'Apollon. En particulier, justement, la mythologie est vraiment éclairée par cette approche. J'ajouterai que, sur un plan disciplinaire, l'avenir appartient sans doute aux études comparatistes : c'est en ouvrant notre horizon culturel et épistémologique que nous ferons entrer nos étudiants dans la complexité et dans le métissage du monde d'aujourd'hui. Il me semble que cette démarche élargie (dans le temps et l'espace), donc plus ouverte culturellement, devrait, par une sorte de logique épistémologique et scientifique, se substituer à l'actuelle situation où, en Lettres, la mainmise conjointe de la linguistique et de la technocratie tend à former les professeurs de Lettres *exclusivement* dans les IUFM, comme des *techniciens de la langue*. C'est là que nous avons notre mot à dire. Je serais tenté de le formuler ainsi : les études classiques seront utiles à l'UPVD *si elles sont couplées* avec les études sur l'imaginaire, car elles constituent ainsi une « niche » et une approche épistémologique originale que l'on ne retrouvera pas dans une autre université.

3- Il faut aussi donner **une assise concrète** à ces spéculations. A Perpignan, nous avons ouvert une filière professionnelle dans ce sens : *un Master de Tourisme*, qui fait la part belle à la formation de guides culturels-accompagnateurs, dont le discours était rénové par l'étude de la symbolique et des structures de l'imaginaire. Assurément, le public appréciait beaucoup cette démarche. Mais le Master connaît de grosses difficultés pour être reconnu par le Ministère. Voilà qui est incompréhensible, et passablement décourageant, car il me semble que cette démarche allait typiquement dans le sens qu'on nous demande.

4- Enfin, je crois dans l'importance d'une autre circulation : le **contact permanent entre les professeurs du second degré et leur université la plus proche**, dans le cadre d'une formation continue, soit sous la forme de séminaires, soit sous la forme d'un travail de recherche qui permette de faire sauter les clivages entre l'enseignement et la recherche.

Donc, une chose est sûre : nous n'avons pas de pré carré. C'est à nous de montrer qu'il est utile, urgent, indispensable de s'intéresser aux études anciennes, mais dans une perspective élargie à ce qu'on va appeler, au sens large, l'anthropologie, et qui touche aussi à l'ethnologie, la psychanalyse, l'histoire de l'art, l'histoire des religions... Sinon, il n'y a plus qu'à crever (et peut-être, alors, le méritons-nous⁵...). Si nous avons notre place, nous n'avons pas à la quêmander, ni même à la défendre : elle doit s'imposer d'elle-même, comme un secteur important des sciences humaines. Alors, sur ces bases, nous ne

devrions pas être menacés, si nos interlocuteurs, c'est-à-dire les dirigeants de notre université et le ministère de tutelle, jouent honnêtement le jeu.

Je dirai donc pour ma part que je suis raisonnablement optimiste, mais que, assurément, nous aurons à faire preuve de dynamisme et de capacité d'adaptation, mais, après tout, c'est la base de l'enseignement, et de la recherche.

Joël Thomas

Professeur de Littérature Latine
Université de Perpignan-Via Domitia (UPVD)

¹ « Peut-on parler d'une critique immanente ? », *Poétique*, n° 126, Paris, Seuil, avril 2001, cité dans P. Voisin, *Il faut reconstruire Carthage. Méditerranée plurielle et langues anciennes*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 100.

² « Ouverture sur la retrouvaille des Eurydices », *Rencontre d'Hydra*, ADEC, 1982, cité dans P. Voisin, *op. cit.*, p. 108.

³ Cf. entre autres, là-dessus, l'excellent livre de P. Voisin, *op. cit. supra*.

⁴ Cf. F. Monneyron et J. Thomas, *L'Automobile. Un imaginaire contemporain*, Paris, Imago, 2006.

⁵ On se souvient de l'avertissement d'E. Morin : « Nous allons crever de ne pas comprendre la complexité ».